

L'observatoire du poème

Paul Chanel Malenfant

Numéro 157, décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malenfant, P. (2019). L'observatoire du poème. *Les écrits*, (157), 94-103.

L'OBSERVATOIRE DU POÈME

*Écrire de la poésie,
n'était-ce pas une transaction secrète,
une voix répondant à une autre voix.*
Virginia Woolf

Je suis un résistant, un vivant acharné contre les ravages du siècle, les fureurs universelles. Les ciels sans horizon, les poings fermés. Je suis l'accès de colère muette de l'enfant soldat.

La chute du chardonneret ne fait pas de bruit.
Ni l'œil du tison s'éteignant dans la cendre.

J'ai du plomb et du grésil dans ma tête, fosse commune.

Pensant, mon père tenait son crâne entre ses mains. Offrande sans destinataire. J'entends son souffle dans ma poitrine comme si nous habitions ensemble une autre époque de l'Histoire.

-

Dans ma fenêtre, les passants vont courbés par le vent, des blés de mer. Structure de la douleur, œuvre au noir des insomnies. J'observe le va-et-vient des silhouettes écrasant leurs ombres, piétinant leurs pas pour éteindre le feu sous terre, étouffer le silence séculaire des femmes, des sorcières, des fées mères au sexe cousu.

Je revois les lèvres maternelles scellées d'un fil invisible et la minuscule bulle de sang qui sèche à l'index de la couturière.

Le poids de l'éphémère éternité au bout du doigt.

Dans quelle langue parle-t-il ton poème ? La bibliothèque de Babel, mosquée muette, ouvre ses portes sur du vent viscéral. Tu gardes en mémoire le lexique, la grammaire, les déclinaisons latines. *L'alpha* et *l'oméga* originaires.

Des figures d'album à colorier paraissent sur la rétine de l'écolier ; des craies de cire se décolorent entre ses doigts. Des pigeons volent. Fauves contre serpents luttent sur la mappemonde.

Peintre naïf, tu habites un siècle sauvage. Tu persistes à l'alignement des signes, étincelles et voyelles impuissantes à tenir le langage à bout portant.

-

Ma vie, torche d'air, m'apparaît comme celle d'un étranger refaisant mes pas dans un chemin de fortune interdit aux passeurs de la mort. Ses escortes de lampes, son non-lieu de profils anonymes, de miroirs sans tain où s'abolit mon visage de paille. De pain.

Sans les livres, sans la voix des poètes, je n'écrirais pas mon désir, délivrance et délit de paroles.

Les images prolifèrent, pierres angulaires de la mémoire. Eaux de naissance avant le premier cri.
Coups des dés épars sur la table tournante de la langue.

Je suis le pillier de vocables qui pige à l'aveugle aux poèmes de l'univers.

Que sais-tu de la douleur? Des visages de noyés flottent à la dérive sur le fleuve. La réalité du jour s'estompe, suie, fusain. Tu vois la peau des vivants, les dédales de l'eau dans l'eau, des initiales au bas du tableau d'ardoise.

Tu tentes d'effacer les fables d'antan, d'oublier les secrets qui obscurcissent la vision, les outils quotidiens, les manœuvres humaines.

Au plus fort de l'hécatombe, dans la poitrine *Le chien de cœur n'a pas geint*. Sa cage est faite d'os friables, muselière.

Persiste, poète au banc des accusés; car la mort du poème mettrait fin à la pensée.

-

Le premier mot du poème est un arrêt de mort.

J'ai mal à ce siècle armé jusqu'aux dents qui a tué l'âme des oiseaux, abattu à bout portant des enfants, des femmes, des civils innocents. Je suis trempé de mélancolie, en âge de relire les lettres d'amour et les journaux intimes.

J'assiste, impuissant, au martyre des enfants de la Ghouta orientale.

Dans l'espace mental, je n'entends plus que les bruits de fond de la mer et les langues secondes d'outre-tombe.

There is a crack in everything that's how the light gets in?

Prière païenne du poème absorbé dans la conscience du réel. Temps viatique arraché au passage des années. À l'érosion des noms gravés sur les stèles.

Le recours à l'enfance console des pertes de mémoire, de l'oubli des saveurs d'oseille ou de lait. Du réconfort des chambres, de camphre ou de duvet, avant que les os sous la peau ne commencent à blanchir.

Éperdus par le cumul des choses humaines, le désir du mot juste sous la langue, nous ne savions pas que nous deviendrions vieux.

...un vide qui se met à vibrer...

Yvon Rivard

Quelles ailes nous soulèvent soudain au-delà de notre voix, au-delà de notre impuissance devant l'horreur? Un rêve. Un reflet. Une buée du langage avant qu'il gouverne et ordonne les tueries. De la musique, courant d'air, circule au corps et dans le sang.

Une plénitude se diffuse dans le bruissement de la langue. Ni source ni brouillard. Ni feu, ni flamme. La seule grâce accordée aux poètes tissant le fil de la pensée devant les fêlures cosmiques qui s'agrandissent de jour en jour.

Pourquoi donc en mon cœur ces propos intimes, feux de paille, tandis que la planète d'un pôle à l'autre s'enflamme de sanglants faits divers, des affaires courantes de la mort? Chien écrasé de la pensée, le mot *kalachnikov* est inouï dans un texte moderne.

Coup d'éclat, je voudrais tenir au secret la poésie lyrique des épilobes s'effeuillant au bel octobre; garder en silence la distance entre le bleu et l'hirondelle d'autrefois.

L'heure juste prend les armes tous les jours.
Elle explose en mille et une nuits sur le vacarme universel.

-

J'erre, je marche seul dans les rues du Vieux Montréal.

La ville est un amoncellement de verre brisé, un cadastre d'échafaudages et de grues qui me coupe le regard, me bouche la vue.

Le ciel monochrome trompe l'œil. Je pense à mon père qui n'a jamais visité la métropole, *de mon vivant*, disait-il.

Ce vieillard, mon semblable, mon père, tourne lentement la page de son missel. Il soulève la question de Dieu comme le vent soulève la poussière.

Je revois le sourire figé de la mort sur le visage de cendre de l'agonisant.

Malgré la vanité de leur parole, les écrivains persévèrent au rêve d'éphémères étoiles devant des écrans bleutés? Ils remontent dans le temps, ils s'accordent au présent. Ils calment par le langage l'angoisse des problèmes d'algèbre ou de géométrie qui les hantaient sous l'œil des professeurs de sciences.

Les chiffres, fussent-ils nombres d'or, découragent le cœur.

État vagal. L'âme de l'enfant timide, qui donnait son nom au premier venu pour une poignée de monnaie, s'évanouit dans le songe.

École maternelle, je parlais avec le vent, filet de voix sous la langue amuie.

-

De quelle matière est faite ta voix, sa pulpe, sa texture? De quel savoir inédit, son origine, son destin? Tu entends les morsures du siècle à la une des journaux, tu tentes d'effacer les traces de l'obsédante enfance, ses maillots roses, ses surplus empesés dans les interstices de la mémoire.

Centre blanc. La poésie donne sa tête au vide et s'égare entre les âmes délétères.

Je voudrais d'un poème comme un kaléidoscope, un puzzle, un abécédaire aux lettres permutable, aux signes réversibles. Il volerait en miettes, à l'arraché, à la chute du vent sous les semelles, flottant comme un léger sommeil.

En rêve, les choses sont des échos des choses.

Et quand j'écris, je m'invente.

Voué à la défense de la race, le poème est mis au défi de survivre. Pris à témoin. Itinérance du langage. Les oiseaux volent bas. La terre bascule à la renverse entre les potences et les pénitents.

Les suppliques des aïeux s'éteignent dans les vapeurs de l'encens. Les dés à coudre de la mère sont jetés sous la table, mais les billes brillent dans les paumes de l'enfance. Talismans.

Les peuples sont réfugiés aux camps de la mort. Ils cassent leurs os contre des murs de chaux. Leurs âmes laissent dans leur sillage des étincelles noires.

Cessez-le-feu ! Cessez le feu !

Le langage prend acte de l'état de la planète. J'entre à genoux dans la détresse d'un champ de batailles. La neige efface les pas des nomades. Le rouge d'un géranium tremble sur la ligne d'horizon.

J'attends Godot dans une chambre où souffle un air pour violoncelle seul. Étrangère encagoulée, passe-temps, ma vie circule entre les murs.

Je veille au chevet d'un mourant tandis qu'on brûle des livres sur la place publique d'un naufrage.

-

Tableau monochrome, le poème n'a pas d'autre signification que sa stricte présence à la surface de l'œil. Un coup d'éclat dans le regard, un trou dans la mémoire des événements planétaires.

Il crève les yeux devant l'évidence du vide.

Il réside dans le silence qui précède la nuit de la phrase, l'angle mort à l'envol des colonnes, la fuite des secrets du temple.

Il pleut sous les portiques. Abstractions faites des pierres.

Je suis l'observateur qui regarde par sa fenêtre un enfant mis en abîme imaginant les limbes entre les châteaux de sable et les déclinaisons latines.

– Surtout ne dites pas que nous sommes poètes.
De quoi aurions-nous l'air? –

Nous sommes des passagers transis aux impasses, nos poings cognant contre
les murs du son, enfants perdus sans collier.

Voisins de cellules sans serrure ni clef des songes, éclopés de salles d'attente,
âmes sans avenir.

-

Nous sommes mis à profit sur la scène dévastée de la langue, pris à parti du
patrimoine, du territoire. Nous sommes en chair et en os entre la syntaxe et
le vocabulaire, entre le *Livre blanc* et le *Sonnet des voyelles* ; nous ne valons
rien de mieux que la fin imminente de nos rêves illuminés.

Accompagnements :

René Char, Léonard Cohen, p. 5.

Nicole Brossard, p. 8.

Jean Cocteau, Arthur Rimbaud , p. 11 .

